OUBLIER, C'EST TRAHIR — SE SOUVENIR, C'EST SERVIR

69e Année. — N° 143

Le Numéro 15 CENTIMES

BUREAUX ET RÉDACTION : Roubaix, Grande-Rue, 71 — Tourcoing, rue Carnot, 33

Abonnem. 3 m. 6 mois 1 an — Nord & limit. 12.00 23.00 45.00 — France, Belg. 12.00 24.00 48.00 — Union post. 16.60 31.20 62.40

Journal de Roubaix

ROUBAIX : Téléph. 1199 ; Inter, 34. DIRECTRICE : Madame Veuve ALFRED REBOUX TOURCOING : Téléph. 37

69e Année. — N° 143

LUNDI 23 MAI 1921

Les ANNONCES et les ABONNEMENTS sont reçus 71, Grande-Rue, Roubaix 33, rue Carnot, Tourcoing

Provocations à l'indiscipline

Un incident assez tumultueux s'est produit à la Chambre, au moment où M. Marcel Cachin a jugé bon de terminer son discours par une glorification des jeunes gens « généreux » qui prêchent l'indiscipline et la désertion militaires. M. Barthou n'a pas cru possible de laisser passer de pareilles paroles sans élever, au nom du gouvernement, une protestation indignée et formelle, et sans rectifier les faits grossièrement travestis par le parti socialiste. Cette protestation était nécessaire comme riposte à une scandaleuse campagne en faveur de faits qualifiés crimes; elle s'imposait également pour mettre en garde l'opinion contre une tactique susceptible non seulement de pervertir les esprits faibles, mais d'inquiéter aussi les hommes de bon sens.

Le procédé révolutionnaire consiste, en effet, d'une façon à la fois sournoise et adroite, à provoquer une situation insurrectionnelle en l'annonçant comme déjà existante.

Les professionnels du désordre sont assez experts en leur métier pour savoir quelle est la contagion de l'exemple; en même temps, ils risquent pour eux-mêmes le minimum de dommage, en n'invitant pas directement les soldats à la révolte; plus tard, naturellement, s'il arrive malheur aux pauvres diables dont ils sont les excitateurs, ils s'empresseront de réclamer l'oubli et le pardon pour quelques minutes d'égarement dont ils sont, en vérité, les principaux auteurs responsables.

C'est là le rythme ordinaire des opérations de ce genre.

Nous avons donc vu récemment s'étaler en lettres grasses, dans la presse révolutionnaire, des titres d'où il résultait que la mobilisation de la classe 1919 n'avait pu s'accomplir sans soulever d'un bout à l'autre de la France des « mutineries » graves.

En réalité, dans un très petit nombre de centres, particulièrement intoxiqués de propagande bolcheviste, des gamins échauffés par leurs meneurs ont éprouvé le besoin de clamer l' « Internationale », n'ont trouvé autour d'eux aucun écho, et sont d'ailleurs très docilement partis après avoir donné aux camarades et à eux-mêmes, le spectacle d'un héroïsme platonique; car si ces manifestations de désobéissance et de « chahut », — comme il s'en est toujours produit dans tous les collèges et dans toutes les casernes, — méritent des punitions adéquates à leur importance, l'autorité militaire n'a pas eu la naïveté de les prendre au tragique.

Mais M. Barthou a très exactement résumé la situation en disant : « M. Cachin et ses amis ont tout fait pour provoquer l'indiscipline des soldats. Heureusement, le patriotisme de l'armée a résisté. »

Tout se réduirait donc à un peu de bruit pour moins que rien si, en somme, au point de vue moral, il n'était assez attristant et odieux de constater la persistance avec laquelle une poignée de politiciens s'acharne à essayer d'entretenir chez nous un état de guerre civile sporadique et larvée; si, en outre, il ne convenait de se méfier toujours des foyers d'anarchisme dont on ne sait jamais quelle extension momentanée ils peuvent prendre par hasard, sous l'influence de circonstances imprévues; et si, enfin, des récits mensongers, qui se colportent ensuite au delà du Rhin, ne constituaient un trop précieux encouragement à cette Allemagne belliqueuse, dont le rêve est de prendre sa revanche dans une nouvelle conflagration européenne.

LE MINISTRE DU COMMERCE A METZ ET A SARREGUEMINES

Sarreguemines, 22 mai. — M. Dior, ministre du Commerce et de l'Industrie, accompagné de M. Alapetite, commissaire général de la République à Strasbourg, et de plusieurs députés de la Moselle, est arrivé à Metz, ce matin, vers 6 heures. Il s'y est arrêté quelques instants pour aller voir la décoration de la cathédrale, où se célèbre aujourd'hui la commémoration du séjour de Bossuet à Metz.

A SARREGUEMINES

A 8 h. 15, le ministre, accompagné de M. Alapetite et des députés du groupe parlementaire de l'apprentissage et de l'enseignement technique, est reparti pour Sarreguemines, où il est arrivé à 9 h. 05.

Une réception à l'Hôtel de Ville

Une réception a eu lieu dans le grand salon de l'Hôtel de Ville, où étaient réunis la municipalité, les représentants de l'arrondissement et les autorités civiles et militaires.

Le ministre, dans sa réponse, après avoir remercié vivement le maire de la réception si cordiale, a dit toute la joie de se trouver parmi des populations qui sont restées si profondément attachées à la France; l'Alsace-Lorraine manquait à la France, a dit M. Dior; la France a retrouvé son homogénéité qui fait sa force. M. Dior a ajouté qu'il savait qu'il trouverait un accueil affectueux à Sarreguemines, car il connaît la fidélité des sentiments des Alsaciens et des Lorrains.

Après une remise de décorations, un vin d'honneur a été servi, puis le cortège s'est rendu à l'exposition industrielle régionale.

LES ÉLECTIONS ITALIENNES

LE PARTI POPULAIRE

Rome, 22 mai. — L' « Osservatore Romano », commentant les résultats des élections, déclare que le parti populaire est simplement un parti politique qui n'a été ni approuvé, ni réprouvé par le Saint-Siège et par conséquent ne représente pas le catholicisme et doit être jugé d'après son programme et ses actes.

L' « Osservatore » croit nécessaire une entente des partis constitutionnels avec les populaires, pour constituer une majorité très solide, mais pour cela il faut que les partis du bloc renoncent à la question du divorce et admettent la liberté scolaire.

L'anniversaire des journées de mai 1871

Paris, 22 mai. — L'anniversaire des journées de mai 1871 a donné lieu, aujourd'hui, à la manifestation traditionnelle. Ce matin, à 9 h. ½, au cimetière du Père-Lachaise, une délégation du Parti socialiste indépendant a déposé une couronne au mur des fédérés devant lequel la Section française de l'Internationale ouvrière a manifesté cet après-midi, à 15 h., sous la forme d'un défilé. Les communistes se rendront au même lieu, ce dimanche prochain.

Les Questions du Jour

LA HAUTE-SILÉSIE

Une démarche de M. de St-Aulaire au Foreign-Office

Paris, 22 mai. — A la demande du gouvernement français, M. de Saint-Aulaire a fait une démarche au Foreign-Office, en vue d'obtenir une intervention conjointe des Alliés à Berlin, afin d'inviter le gouvernement allemand à mettre un terme à l'envoi de volontaires en Haute-Silésie.

En même temps, l'ambassadeur de France a insisté sur la nécessité d'une étroite collaboration entre les membres de la Commission interalliée d'Oppeln, en vue du rétablissement de l'ordre, qui peut être grandement facilité par une intervention collective auprès des insurgés.

La nouvelle attitude du délégué anglais en Haute-Silésie

Paris, 22 mai. — Un correspondant londonnien dit avoir appris de source autorisée, qu'agissant d'après de nouvelles instructions reçues de son gouvernement, le colonel Percival est intervenu, en plein accord avec le général Le Rond et le général de Marinis, pour adresser aux autorités locales allemandes en Haute-Silésie, une note comminatoire, relative au danger que présente pour l'Allemagne la persistance de ses infiltrations de rebelles armés à travers la frontière germano-silésienne.

Le même correspondant croit savoir, en outre, que l'action personnelle du colonel Percival, au cours des derniers jours, a empêché une attaque allemande sur Rosemberg.

Cette nouvelle attitude du délégué britannique reflète fidèlement, affirme-t-on à Londres, les dispositions du cabinet anglais.

La presse anglaise change de ton

On déclare que hier à Londres, la détente était manifeste et que la presse anglaise s'exprime sur un ton beaucoup plus conciliant à notre égard; même les journaux libéraux indépendants, qui nous taxaient d'impérialisme, s'efforcent de nous comprendre.

M. Lloyd George disparu

Un correspondant à Londres annonce que M. Lloyd George est parti subitement pour une destination inconnue et que seules, trois personnes au monde savent exactement où il se trouve.

M. Briand est à la campagne

Paris, 22 mai. — M. Briand, président du Conseil, a quitté Paris samedi soir, pour se rendre à la campagne. Il ne doit rentrer à Paris que lundi soir.

Une plainte de l'Allemagne

Berlin, 22 mai. — La « Kriegslastenkommission » adresse à la Commission des réparations, à Paris, une note dans laquelle elle signale que l'Allemagne n'a plus reçu de charbon de Haute-Silésie, depuis le commencement du soulèvement.

Cet état de choses, dit la note, ne nuit pas seulement à la situation économique allemande, mais se trouve en contradiction avec les assurances que les gouvernements alliés et associés ont données à l'Allemagne dans le traité de paix.

Le gouvernement allemand se voit obligé de demander instamment que les instructions nécessaires soient données à la Commission plébiscitaire haut-silésienne, pour que celle-ci puisse prendre les mesures propres à assurer la reprise du transport du charbon haut-silésien destiné à l'Allemagne.

LES RÉPARATIONS

Payeront-ils ?

Paris, 22 mai. — Sous ce titre, un journal reproduit une dépêche de son correspondant de Berlin, qui signale un bruit selon lequel le président de la Reichsbank, M. Von Havenstein, a notifié au gouvernement allemand qu'il était impossible à la banque d'Empire de se procurer, dans les délais prévus, les 850 millions de devises étrangères qui font encore défaut au Reich, pour faire le premier milliard devant être versé avant la fin du mois, au compte de la Commission des réparations.

M. Von Havenstein, selon le même correspondant, déclare que même s'il parvenait à la dernière minute, à mobiliser cette somme, il conseillait au gouvernement, pour des raisons de politique financière générale, de faire savoir aux puissances alliées que l'Allemagne était dans l'impossibilité d'exécuter les conditions de l'ultimatum.

Le correspondant du journal ajoute en terminant, que les opinions ultra-nationalistes du président de la Reichsbank, le font plutôt croire disposé à saboter qu'à faciliter le traité.

Le ministre des Affaires étrangères allemand

Paris, 22 mai. — Selon une dépêche de Berlin, on annonce dans les milieux diplomatiques, que M. Von Rosen, ministre d'Allemagne à La Haye, va être prochainement nommé ministre des Affaires étrangères.

Les rencontres entre insurgés et les Allemands

Berlin, 22 mai. — On mande au « Berliner Tagblatt » qu'à Krappitz, ville située sur l'Oder, en face de Cosel, les insurgés ont été battus par des troupes d'auto-protection allemandes. A Costau, ils se sont heurtés à une vive résistance de ces mêmes troupes. Le journal écrit que les insurgés se concentrent devant Kattowitz, et qu'ils espèrent s'en rendre maîtres par la destruction des canalisation d'eau et d'électricité.

Les enrôlements pour la Haute-Silésie

La « Freiheit » dit que malgré les déclarations du gouvernement, les enrôlements pour la Haute-Silésie continuent. Hier, dans un coin de banlieue, à Zalendorf (à côté de Berlin), de nouvelles recrues pour la Haute-Silésie se sont réunies. Elles ont été réparties par compagnies, par d'anciens officiers en civil, et on les a invitées à revenir le soir en vue de leur départ.

Voir, page 2, nos DÉPÊCHES de la DERNIÈRE HEURE.

UNE JOURNÉE PATRIOTIQUE FRANCO-BELGE

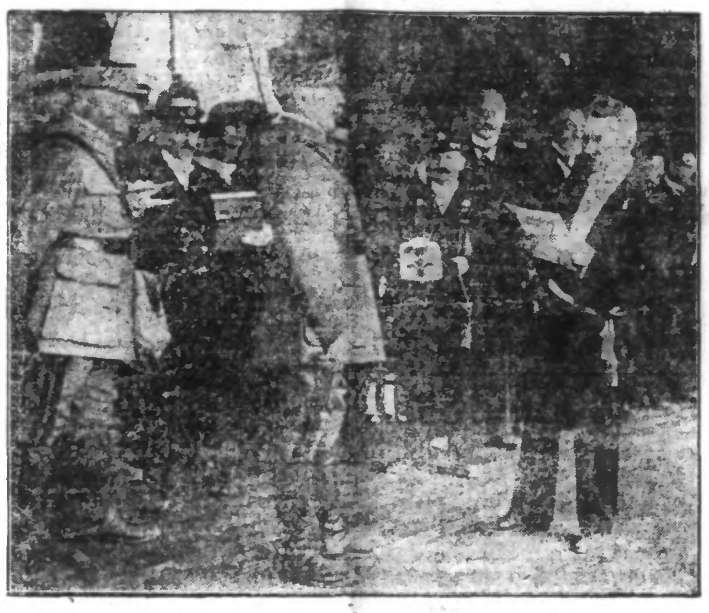
Le maréchal Foch remet la croix de guerre à Armentières et préside l'anniversaire des batailles de l'Yser et du Kemmel

avec le maréchal Franchet d'Espérey, M. Loucheur, ministre des Régions libérées, MM. Devèze et le baron Ruzette, ministres belges

(*De notre envoyé spécial*)

Armentières, le Kemmel, l'Yser! Noms d'épopée qui ont résonné aujourd'hui dans un ciel de gloire, sur les lieux mêmes qu'ils immortalisent!

De ceux qui ont écrit cette épopée avec leur sang, leurs souffrances, leur génie, les uns dorment dans cette terre sacrée le sommeil des braves. Et les autres, les survivants, sont venus en ce radieux dimanche, leur dire qu'ils ne sont pas oubliés et demander à leur sacrifice la leçon de leur existence.



Le Maréchal Franchet d'Esperey — Le Maréchal Foch — M. Conem

LA REMISE DE LA CROIX DE GUERRE A ARMENTIÈRES

M. Conem, maire de la Ville, prononce son discours

Voici, à leur tête, le plus grand d'entre eux, Foch, le Chef des chefs, qui commanda les Français sur l'Yser, avant de mener toutes les troupes alliées à la victoire. Voici Franchet d'Espérey, resté étonnamment jeune, tel qu'au début de la campagne où il entraînait le 1er corps, le corps des fils du Nord; le général Destricker, le fidèle adjoint de Foch; Lecapelle, commandant le 1er corps; Grégoire et Trépinier, de Lille; Tahon, un enfant d'Armentières; puis fraternellement à leurs côtés les généraux belges Deconninck, Gillain, Magliuse, Deloobe, Bernheim, combattants de l'Yser.

Les gouvernements des deux pays ont délégué pour les représenter, plusieurs de leurs membres: la France, M. Loucheur, ministre des Régions Libérées, député du Nord; la Belgique, MM. Devèze, ministre de la Défense Nationale, et le baron Ruzette, ministre de l'Agriculture. Les autorités régionales sont aussi présentes avec MM. Naudin, préfet du Nord; Potié, sénateur; le baron des Rotours, l'abbé Lemire, Alex. Crespel, députés du Nord; Janssens de Bistoven, gouverneur de la Flandre Occidentale; Brancel de Montpeltier, sénateur; Collaert et Glorie, députés de la même province.

Mgr Chollet, l'archevêque de Cambrai par qui l'ennemi barbare apprit qu'il existe quelque chose au-dessus de la force matérielle; Mgr Quillet, l'évêque de Lille; M. l'aumônier Régent, l'ardent apôtre du 1er corps, sont là, au nom de l'Eglise catholique; M. le pasteur Bosq et le représentant du rabbin de Lille, représentent les autres cultes.

Puis il y a les foules françaises et belges, foules d'Armentières et foules du Kemmel, soldats d'aujourd'hui sous les armes, combattants d'hier fiers de cette journée, habitants martyrs de ces pays en ruines, femmes, enfants, vieillards, qui représentent nos deux grands peuples.

A ARMENTIÈRES

Armentières est une grande blessée de la guerre, puisqu'aucune de ses maisons n'en est sortie indemne. Mais avec quelle passion l'aiment ses habitants et de quelle vigoureuse énergie font-ils preuve, puisque la vie circule de nouveau entre les ruines et relie peu à peu les membres disjoints!

Aujourd'hui on a pavoisé avec le même patriotisme les foyers détruits, les maisons reconstruites et les baraquements, que les couleurs françaises et belges abritent avec la même tendresse.

Armentières reçoit la croix de guerre!

Vers midi arrivent en auto, de Lille, précédés par les acclamations, les maréchaux Foch et Franchet d'Espérey, M. Loucheur, qui descendent à la mairie provisoire où les attendaient les ministres belges et les autres personnages officiels. Sur le seuil de la mairie, des fleurs sont offertes au maréchal Foch par un enfant qui récite un compliment, et M. Ch. Conem, le dévoué maire d'Armentières, fait les présentations.

LA MESSE DANS LES RUINES

Par une attention dont sont très flattés les Armentiérois et leurs visiteurs, c'est à pied et en toute simplicité, que le cortège gagne l'église Saint-Vaast, de sorte que chacun peut contempler à loisir les traits des illustres chefs qui répondent amicalement aux saluts et aux vivats.

L'église Saint-Vaast, vaste et bel édifice construit au siècle précédent, n'est plus qu'une ruine lamentable et tragique, dont il reste des pans de murs déchirés, et qui n'a pour voûte que le ciel immense.

C'est dans ce cadre impressionnant, en présence de tous les personnages officiels, qu'est célébrée sur l'autel de pierre découronné, une messe qui rappelle les messes de guerre dans les églises bombardées. De la décoration intérieure de l'édifice, il ne reste plus que les débris du magnifique Chemin de Croix sculpté. Mais la splendeur des drapeaux des anciens combattants belges et français, parmi lesquels les bannières flamandes jettent l'éclatante vivacité de leurs coloris et le pittoresque de leurs sujets symboliques, remplacent bien des splendeurs pour une cérémonie comme celle-là.

M. l'abbé Bouchendomme, doyen d'Armentières, célèbre la messe. Mgr Chollet et Mgr Quillet y assistent sur deux trônes élevés de chaque côté de l'autel. A l'Evangile, la parole enflammée du chanoine Régent se fait entendre, qui dit, après le salut au maréchal Foch et aux personnages groupés en cette enceinte, le martyre d'Armentières, dont pas une maison ne fut épargnée, dont 66 civils furent tués et 1.200 enfants périrent au front et qui fut zone de feu toujours.

C'est que ces populations frontières sont profondément chrétiennes et n'ont pas peur de mourir. Avant de partir pour la lutte, vos fils ont reçu la leçon de l'Eternel Vivant qui a dit : Je suis la Résurrection et la Vie! Celui qui croit en Moi vivra, même s'il est mort... Et quand ils sont tombés, il leur a dit : Mon fils, debout! C'est le réveil, un plus le réveil de chaque jour, avec ses angoisses et ses douleurs, mais le grand réveil, le Réveil de la Vie.

O morts, dormez en paix, la Flandre ne vous oubliera jamais!

Pendant la cérémonie, des chœurs ont chanté l'Hymne aux Morts pour la Patrie, et, après la messe, Mgr Chollet et Mgr Quillet ont donné la bénédiction à l'assistance.

LA REMISE DE LA CROIX DE GUERRE

La remise de la Croix de guerre a lieu ensuite. Elle s'accomplit sur la place de l'Hôtel-de-Ville, sur laquelle une estrade a été dressée.

RENCONTRE DU MARÉCHAL FOCH ET DE Mgr L'ÉVÊQUE DE BRUGES A KEMMEL

Le maréchal Foch fait ouvrir le ban, puis se dit fier et honoré de remettre, au nom du gouvernement de la République française, la Croix de guerre à Armentières, dont il lit la citation :

« Pendant près de quatre ans sous le feu des canons ennemis, a gardé tout son calme, malgré la menace pressante qui pesait sur elle; décimée par les obus, les gaz toxiques, n'a pas cessé de donner l'exemple du courage et du travail; se relève de ses ruines avec une énergie admirable. »

Dans un religieux silence qui succède aux fanfares et aux vivats d'il y a un instant, l'illustre chef pique la Croix de guerre sur le coussin de velours aux armes d'Armentières, qui est ensuite présenté aux acclamations de la foule, pendant que résonne la « Marseillaise ».

Dans son discours, M. le Maire d'Armentières, rappelant l'héroïsme de la population, a rapproché du sacrifice des trois membres du clergé tombés pour la France la conduite courageuse du boulanger socialiste assurant jusqu'au bout, sous le bombardement, le ravitaillement de la population. Ainsi, en tous les Français, nous ne voyons que des frères, a-t-il dit, et il n'y a pas de place pour la haine.

Ces paroles ont été chaleureusement applaudies. M. Conem a terminé son allocution en invitant les vivants à toujours prendre la leçon des morts, dont la cendre n'est pas une inerte poussière.

La remise de décorations militaires qui a eu lieu ensuite a été particulièrement émouvante. Au premier rang se trouvaient la veuve et les deux jeunes fils du capitaine Henri Dufour, des chasseurs de Driant, disparu au bois des Caures. Le maréchal Foch a épinglé la croix de la Légion d'honneur à l'aîné des deux fils du héros. En accomplissant ce geste, et en donnant l'accolade à l'enfant, lui non plus ... et c'est à sa gloire ... n'a pu empêcher une larme de père de monter à ses yeux. Les spectateurs étaient infiniment touchés de cette scène qui ne se termina pas sans que nos généraux, passant devant les deux enfants, ne les embrassent à leur tour.

LE BANQUET

Le cortège s'est reformé après cette cérémonie. Précédés d'une peloton du 6e chasseurs à cheval, de Lille, les maréchaux Foch et d'Esperey, MM. les Ministres français et belges et les autres personnalités traversent de nouveau Armentières en fête qui acclame ses illustres visiteurs, et se rendent au Collège nouvellement restauré, dans l'une des salles duquel a lieu le banquet.

Le maréchal Foch le préside, ayant M. Conem, maire d'Armentières à sa droite, et M. Devèze, ministre de la Défense nationale belge à sa gauche. Autour d'eux, MM. Loucheur, le baron Ruzette, les généraux français et belges; Mgr Chollet, Mgr Quillet, les parlementaires des deux pays, etc... Massée sous les frais ombrages de la cour du Collège, la musique qui donne un concert pendant le déjeûner est la Philharmonique d'Armentières, fondée en 1788, la plus ancienne de France, nous dit-on.

Au dessert, M. Conem, s'inclinant devant la gloire de l'illustre maréchal qui a tenu l'épée de l'humanité civilisée, a pu la comparer à celle du dieu de la guerre, Napoléon. Après 1809, il s'agissait de savoir si la France serait plus grande. En 1914-18, il s'agissait d'être ou n'être pas.

Après une allocution de M. le Préfet du Nord, M. Devèze, ministre belge de la Défense rationale, qui est un orateur éloquent, a prononcé un discours fort applaudi dans lequel il a fait un éloge à la fois délicat et fort de l'amitié.

Qu'il s'agisse des peuples ou des hommes, il faut la cultiver précieusement. Combien vécurent en ce monde qui ne l'eut jamais connue, qui ne l'ont point pratiquée, parce qu'ils ont eu pour règle de conduite l'utilitarisme qui dégrade et tous les bas calculs de l'égoïsme et de l'ambition.

L'amitié existe pourtant entre la France et la Belgique; elle existait dès avant la guerre, elle est maintenant plus étroite et plus cordiale que jamais, c'est pour les âmes collectives de ces deux nations, si fortes, si personnelles, si nettement différenciées par leurs caractéristiques héréditaires, s'unissant dans un même amour de l'idéal, dans un même fanatisme de la justice, de la bonté et de la solidarité humaines. Qu'importe dans une telle fraternité de sentiments l'étendue des territoires, qu'importe le nombre, qu'importe si votre liberté a traversé victorieusement l'histoire, et si la nôtre, jeune encore, n'a été enfantée après des siècles d'esclavage, qu'il y a moins de cent années. Nous nous sentons égaux auprès de vous, dans notre égal respect de la liberté humaine, et de la foi jurée, égaux dans notre égale volonté de fonder la paix entre les peuples sur leur droit souverain de disposer d'eux-mêmes, égaux dans notre horreur commune pour tout ce qui est violence, contrainte, asservissement, et dans notre résolution commune de préserver à jamais la civilisation d'un retour offensif de la barbarie pareil à celui dont le monde s'éveille aujourd'hui, sanglant encore, et déchiré.

Exigeons inflexiblement, a dit en terminant M. Devèze, que l'auteur du désastre s'acquitte des obligations qu'il a assumées et que la justice soit satisfaite par l'expiation et la réparation.

M. Loucheur, ministre des Régions Libérées, retrace quelques souvenirs. Souvenir d'il y a 20 ans, quand, jeune sous-lieutenant d'artillerie, on lui montra le commandant Foch en lui disant : C'est celui-là qui nous rendra l'Alsace et la Lorraine. Au nom du gouvernement de la République, le sous-lieutenant d'alors, devenu ministre, salue le généralissime victorieux.

Souvenirs de 1918, qui le reportent au temps où, pour l'éternel honneur de sa vie, il assista à la réunion à la suite de laquelle le commandement unique fut donné au maréchal Foch, grand acte qui fut le début de la victoire; il l'entendit donner ces ordres précis et simples qui suffirent à gagner la guerre. Il a vu depuis, son calme dans ces conférences où le canon tonne moins mais où il y a aussi des embûches.

M. Loucheur trouve d'aimables formules pour témoigner sa sympathie à nos amis Belges... Je suis un peu belge, — tout le monde ici est un peu belge. — Dans l'incertitude actuelle, il est au moins une certitude, celle d'avoir toujours les Belges à côté de nous comme ils nous auront toujours à côté d'eux dans les mêmes désirs : sécurité pour la terre des Flandres, désarmement de l'ennemi, volonté de le faire payer.

Un vivat chanté sur la proposition de M. Loucheur aux maréchaux de France et aux représentants du gouvernement belge, a terminé le banquet et la cérémonie à Armentières.

AU KEMMEL

Lieu d'excursions jadis, qu'on faisait comme des parties de plaisir bruyantes, le Mont-Kemmel qui dresse en territoire belge, à douze kilomètres d'Armentières sa croupe dénudée par la mitraille et les gaz, est sanctifié par le sang des héros français, belges et anglais qui l'a arrosé et il est désormais un lieu de pèlerinage.

Il a vu pour cette cérémonie du Souvenir plus de foules qu'il n'en porta jamais avant la guerre, aux joyeux dimanches, pendant tout un été. Mais des foules émues et vibrantes seulement de l'exaltation des sentiments les plus élevés de l'âme humaine : le devoir, le sacrifice, le souvenir.

Les ruines même aujourd'hui sont pavoisées et décorées.

Vers quatre heures, la longue file d'autos amenant d'Armentières les personnages officiels, arrive au village de Kemmel. Là où était la place, le maréchal Foch s'arrête avec sa suite, et les sociétés d'Anciens Combattants français et belges défilent devant lui. Puis, précédé d'un escadron de lanciers belges, le cortège se dirige vers l'estrade placée en face du mont. Les sentiers étant impraticables, la cérémonie ne peut en effet s'accomplir sur le théâtre même des fameux exploits. La foule est immense; elle garnit tout le pied du mont et ne cesse de lancer ses acclamations.

Cependant, sur l'estrade, le distingué bourgmestre du Kemmel, M. Brunesi de Montpeltier, salue ses hôtes; il adresse des remerciements à tous et dit en termes élevés la gloire et le symbole de ces lieux sacrés. Dans cette terre amie, assure-t-il, s'adressant aux représentants de la France, vos morts sont l'objet du même respect et de la même vénération que les nôtres.

M. Devèze salue dans ces ruines, au nom du Gouvernement belge, la présence de M. Loucheur, et, à ses côtés, le chef illustre qui disciplina les armées alliées sous sa volonté unique, qui sut attendre l'heure de la victoire, mais ne la laissa pas passer; le maréchal d'Esperey, dont la victoire soudaine en Orient amena la première capitulation et l'Annonciation de la Victoire définitive; les généraux qui commandaient à l'Yser, le peuple, anciens soldats, bourgeois, cultivateurs, ouvriers, qui discerne, à travers tant de deuil, tant de gloire.

Après avoir fait l'historique magistral de la lutte, et glorifié ses héros, M. Devèze s'est écrié :

« Penche-toi, France endeuillée, sur leurs tombes. Ils ont bien mérité de toi et de nous. C'est pourquoi nous conserverons leur souvenir. Impérissablement, ils vivront. »

ALLOCUTION DU MARECHAL FOCH

Le maréchal Foch prend alors la parole.

Après ces discours éloquents, je ne puis pas ne pas dire ce que ces lieux m'inspirent. De 1914 à 1918, une grande leçon y est inscrite. En 1914, nous y arrêtons l'ennemi. La France, les familles, les combattants le demandaient. En 1918, les mêmes sentiments, les mêmes bras, les mêmes cœurs se retrouvent. Coûte que coûte, il ne faut pas que le Barbare passe.

C'est alors l'offensive pour le bouter hors de toute Patrie. L'énergie ne manque nulle part; nous n'avons qu'à nous laisser porter, nous les chefs, par nos soldats qui nous disent : En avant!

Cela nous indique nos devoirs pour demain : nous avons à exiger la justice, la réparation des torts commis. Le concours énorme de cette population nous montre que les sentiments n'ont pas changé : elle demande avec nous la liberté et des garanties entières.

Si nous ne le faisions pas les morts sortiraient de leurs tombeaux, ils nous crieraient : Nous n'avons reculé devant rien pour faire notre devoir, même devant la mort. Faites-en autant.

Une triple ovation est faite au maréchal Foch et se répercute longuement aux alentours.

CEREMONIE RELIGIEUSE

Sur l'emplacement de l'église détruite du Kemmel, une chapelle funèbre a été édifiée avec des tentures de deuil mêlées aux drapeaux belges et français. Elle entoure un imposant catafalque au pied duquel ont été déposées des couronnes de fleurs et devant lequel trois sièges sont dressés pour Mgr l'Evêque de Bruges, pour Mgr l'Archevêque de Cambrai et Mgr l'Evêque de Lille.

A l'abri des drapeaux des Anciens Combattants belges et français, M. le chanoine Régent monte en chaire et prononce une impressionnante homélie : « Notre cause est la cause de la justice. Nous avons souffert pour elle; nous avons triomphé par elle. Seigneur, donnez-nous la paix! » En traits de flamme, l'ancien aumônier du 1er corps retrace les péripéties de la grande lutte, chante la gloire et le sacrifice des soldats français et belges : devant ces régiments magnanimes, la Patrie éblouie s'incline, éternellement reconnaissante. Le Mont, qui était le suprême rempart de la France, n'a pu tenir, mais ce sont les poitrines des soldats qui ont servi de barrière.

Le chanoine Régent a terminé en formant le vœu qu'un monument, une croix, s'élève au Mont Kemmel pour commémorer cette épopée.

Que ce discours s'achève en prière auprès de ce catafalque. Que sur ce Golgotha se dresse la croix. Et des lèvres du Christ qui veillera nos morts, nous entendrons tomber ces paroles : Bienheureux ceux qui souffrent et meurent pour la justice!

L'Hymne aux Morts et le « Libera me » ont été chantés et joués par la Fanfare du Commerce et sa chorale mixte et la grandiose cérémonie s'est achevée par l'absoute donnée par Mgr l'Evêque de Bruges.

DEPART DES MARECHAUX DE FRANCE ET DES MINISTRES

MM. les Maréchaux Foch et Franchet d'Esperey; M. Loucheur, ministre des Régions libérées et leur suite ont regagné en auto Lille où ils ont pris à 7 heures le train pour Paris.

L'EMPIRE DES AIRS

Une ligne anglo-française de transports, par dirigeables, entre Londres, Paris, Marseille et Malte

Paris, 22 mai. — On signale qu'au cours de la Conférence récemment tenue à Londres entre les chefs des services aéronautiques civils français, anglais et belges, il a été décidé de procéder, avant le mois de juillet prochain, à des essais d'une ligne anglo-française de transports par dirigeables, entre Londres, Paris, Marseille et Malte, en vue de l'organisation prochaine d'un service régulier entre l'Angleterre, la France, l'Afrique du Nord.

Des mâts d'amarrage seraient élevés entre Paris et Marseille.